

Frédéric Sudupé

Jean Cassaigne au service des oubliés

ROMAN



Editions **Passiflore**

Frédéric Sudupé

**Jean Cassaigne
au service des oubliés**

roman

Editions **Passiflore**

*

Mais bien vite, en voici une autre, de date, qui déjà le rattrape. Celle-là, il ne s'attendait pas à la voir surgir dans son calendrier avec une telle véhémence. Elle vient s'inscrire douloureusement dans le déroulé des jours. Elle est porteuse de tristesse, entre toutes. De malheurs même. Elle est à marquer d'une pierre noire. « Cette date ne renversera pas du vin de barrique dans les fossés, non, mais un vin autrement plus précieux : du sang d'hommes », pense Jean. Du sang d'hommes par millions de litres. Déclaration de guerre du Kaiser à la France, 3 août 1914. Jean n'a que dix-neuf ans. « Est-ce un âge pour tuer ? Ou être tué ? » À dix-neuf ans, on ne tue pas. On se bat pour la vie. Même si Jean n'est pas attiré par les armes, son jeune âge l'entraîne malgré lui. Il s'engage comme volontaire pour la durée de la guerre. Tout va très vite dès lors. Les jours s'enchaînent non pas comme par enchantement, mais par désastre. L'Histoire vous happe comme un flot entraîne toute vie qui s'y jette. Après six mois d'instruction, voilà Jean sur le front. Et ce qu'il découvre le surprend, le renverse même, tant on lui avait répété que cette guerre serait une affaire vite réglée. L'Enfer. C'est l'Enfer. L'Enfer avec ses flammes, ses exécutions, ses souffrances. Et même ce mot, l'Enfer, semble comme en dessous de la réalité. L'Enfer avec ou sans majuscule ne suffit pas à décrire ce qui se passe au niveau des tranchées, à l'heure des assauts. À quoi bon

raconter ce qui ne peut l'être? Au fond, comme toujours, il n'y a que ceux qui savent et ne savent que trop. Les autres raconteront, de loin, plus tard. Ici, maintenant, invariablement, la perte des amis, le fracas des obus, l'éclatement des chairs! La boue, les rats dans les abris, la faillite des cœurs. Pas même le retour de l'animalité, non, les bêtes valent mieux que ça.

Jean se retrouve dans un poste de secours relié aux tranchées. Il y a conduit un camarade blessé : urgence, amputation de trois doigts pour l'infortuné – un moindre mal, dans ces heures sombres. L'intéressé en serait presque à remercier la providence pour ce jour de combat. Sa vie est épargnée. Lorsque Jean s'apprête à repartir, boum! Un obus comme une gerbe! Le feu d'artifice de l'horreur. Un infirmier non loin, cette fois – Jean l'avait salué le matin même – est déchiqueté. « Prends cette blouse blanche! » gueule aussitôt le responsable des lieux. Jean se voit désigné d'office par le major comme remplaçant. Pas le choix. Remplaçant du corps déchiré. Et, de nouveau, comme il fallait apprendre en silence chez son père à brosser, rincer, souffrir, il faudra s'empresse d'apprendre ici, dans les cris, les détresses, à sectionner, inciser, nettoyer, piquer, désinfecter, panser. Bref, sauver ce qui peut l'être. À la va-vite. Et si le temps le permet – une minute ou deux volées ici ou là – sécher des larmes à l'occasion. Des larmes d'hommes.

Mais la guerre... La guerre... L'insatiable ogresse... Insatiable de mouvements, de déplacements, de boule-

versements, de grands écarts... Elle ne vous lâche pas. Elle ne vous laisse pas en place.

Jean est appelé vers d'autres tâches. On lui ordonne de quitter l'infirmerie, ce campement de malheur. Le voici nommé sans plus attendre pour un tout autre service : « Cycliste à l'état-major du 6^e Dragons. » Jean s'est toujours montré à l'aise sur un vélo. Il a le coup de pédale vaillant. Il y eut les coureurs de la bataille de Marathon, Euclès et Philippidès, il y aura le cycliste anonyme du Grand Est. Chaque jour, il lui faut effectuer la liaison entre les postes de l'état-major à l'arrière et les postes de commandement sur le front. Chaque jour, la même traversée, celle des paysages qui s'étirent entre ce qui semble encore ressembler à des paysages, dignes de ce nom, et les terres ravagées. Jean pédale comme un astre tourne. Il pédale sans discontinuer. Il faut le voir, tête baissée. (Douze vélos usés durant le temps du conflit.) Mais, pour l'heure, toujours ces hommes qui s'éloignent de leur condition d'homme... Ces hommes partis (comme on le sait si bien tant les manuels d'Histoire l'ont rabâché depuis) « la fleur au fusil », mais qui, dans l'immédiat, ne sont plus que les ombres d'eux-mêmes, et encore. Qui, chaque fois qu'ils s'écroulent, dessinent autour d'eux dans la boue, comme ils l'auraient fait dans une fange froide, des cercles concentriques de malheur. Il en aura vu, ce Jean, de la mélasse autour de lui. Ce Jean qui va, ce Jean qui vient. Il en aura vu, en pédalant, des tours de roue de

l'Infortune. « L'homme serait-il maléfique pour l'homme? » L'heure n'est pas aux questions, se répète-t-il pour ne pas sombrer. Pédaler. Servir. Rouler. Un tour de roue est un souffle sauvé. Un autre tour de roue et c'est Jean qui se dit : « Je suis encore en vie. » Jean ne tombera pas. Il ne finira pas déchiqueté comme nombre de ses camarades.

Puis un jour, comme sans raison, allez donc comprendre, le silence s'impose. Ce silence qu'on ne croyait plus possible, dont on avait oublié jusqu'au nom. Que s'est-il passé? Plus d'hommes à déchirer, plus de membres à jeter en l'air comme des dés pipés pour qu'ils retombent en lambeaux dans la terre des morts? Les armes font silence. Comme sans raison, oui, tant la raison semble s'être définitivement enfuie de ce monde incompréhensible. Le ciel reprend son immobilité. Il n'est plus traversé de poudre. Le soleil se lève à nouveau comme pour annoncer des jours simples. Les hommes et les femmes se retrouvent avec de francs sourires. Des embrassades. Des élans. Des baisers. Certains ont même le cœur à danser. À tourner. À chavirer. Jean, lui, sans comprendre, sans rien avoir demandé, se voit cité (pauvre hébété qui pédalait à s'en rompre les mollets), à l'ordre du régiment. « Pour moi, ça? » La Croix de guerre. « La Croix de guerre? » La belle affaire. Quel mérite? Jean s'en saisit. Comme il aurait pu ne pas la prendre. Oui, se dit Jean, quel mérite?

*

*

Voyons, qu'est-ce qu'une rencontre ? La joie d'un étonnement, toujours. Jean s'attendait à rencontrer des adultes, il a vu venir à lui des enfants. Tous pieds nus, torses nus, sales pour la plupart. Ce sont eux les plus jeunes, misérablement vêtus, qui se sont approchés. Ils ont accepté que l'inconnu chaussé, à la peau blanche, aille au-devant d'eux sans le secours d'une langue commune. Jean a tendu la main. Il a souri. Jean s'est fait la réflexion : « Je n'ai pas pour franchir la distance qui me sépare de ces enfants, de ces ponts suspendus comme on en trouve ici, faits de lianes tressées au-dessus des rivières. » Jean n'a que faire d'un pont de singe. Jean a tendu la main. Il s'est contenté de ce geste. Il a tendu la main avec quelques bonbons, les enfants se sont montrés. Farouches dans un premier temps, puis plus ouvertement. Ils ont pris, ils ont ri, ils se sont enfuis. Tous plus insaisissables les uns que les autres. Et ils sont revenus. Voilà comment s'amorce une rencontre. Des oiseaux volettent autour d'une poignée de graines. Jean, lui, s'est contenté de voler autour des mots prononcés par les enfants. Chacun de ces mots est pour lui comme une pierre précieuse jetée en l'air par ces faces rieuses. Jean décide de les recueillir un à un. Il décide de les noter pour « s'enrichir », mais d'une richesse qui n'a pas de prix. Des bonbons d'un côté, des mots de l'autre. Oui, la question est posée : *Qui reçoit ? Qui est reçu ?*

Les adultes du village sont des enfants aussi. Ils affichent une vérité qui ne trompe pas. Les femmes sont d'une beauté simple. Les premières entraperçues ont le buste nu. Pagne autour des hanches. Elles martèlent des graines dans un mortier. Mais il suffit qu'elles aperçoivent Jean pour s'enfuir sur-le-champ. Les pilons sont abandonnés. Les hommes, eux, viennent à lui d'un pas sûr. Ils sont vêtus d'une ceinture-tablier pour toute protection, un *langouti*. Jean n'est pas étonné par leur allure. C'est bien plutôt la sienne qui déconcerterait dans la boue de ce village. N'est-elle pas celle d'un homme couvert de la tête aux pieds ?

De toute évidence, ces autochtones qui viennent à son contact n'ont pas peur de l'anophèle, l'insecte vecteur du paludisme. Jean n'est pas sans savoir que les moustiques sévissent sur ces terres, même sur les Hauts Plateaux. Cette maladie fait des ravages. Avant son arrivée, on lui a précisé qu'à Djiring les Vietnamiens eux-mêmes ne s'éternisent pas. Ils travaillent dans les plantations, mais dès qu'ils ont accumulé ce qu'ils estiment nécessaire comme revenus, ils décampent, piastres en poche. Jean a donc en face de lui, avec ces *Moï* qui approchent, les hommes qui demeurent. Les fidèles aux montagnes. Ceux qui restent ici. Ils sont inscrits dans ce paysage comme les arbres, les pierres. Ils n'ont peur ni des bêtes sauvages ni de la malaria.

*

*

Les petits sont souvent autour de lui. Ils n'hésitent plus à venir jusqu'ici, dans « sa » maison. Ils se montrent intrigués par ces signes qu'il trace sur son carnet et qui lui permettent, à lui, le blanc, avec ce koho appris de jour en jour, d'être des leurs. Il n'est pas rare que Jean l'ouvre, ce carnet, sous les yeux de ces jeunes. Il cherche un mot non encore mémorisé. Certains petits crasseux, plus téméraires que les autres, veulent toucher le crayon qui ne déplairait pas au sorcier du village. Ils comprennent sans comprendre qu'il y a là comme un étrange pouvoir, magique, relevant de l'habileté d'un être extraordinaire.

Jean comprend, lui, que ces gamins des forêts et des rizières, aux pieds nus, à l'âme libre comme une pluie d'orage, ne détesteraient pas apprendre. « Sans parler d'école au sens strict, pourquoi ne pas concevoir un lieu d'apprentissage voulu pour eux, adapté à leur nature rustique », se dit Jean. Impossible de proposer un enseignement traditionnel ici. Mais l'Administration française serait prête à l'ouverture d'une école. Cela, Jean le sait. Dès lors, pourquoi ne pas profiter de cette disposition pour proposer *quelque chose* à mi-chemin entre ce qu'on entend par « école » et un espace d'enseignement moins contraignant, fondé sur le « plaisir d'apprendre » ? Jean observe les enfants agglutinés autour de son carnet. Ils sont avides de découvertes. Le rez-de-chaussée de la maison ne

se prêterait-il pas à la mise en place d'une salle d'accueil? Soigner les malades est une chose, éduquer les enfants en est une autre. Jean n'oublie pas que ces enfants évoluent dans une culture qui leur est propre. Leur éducation passe par la nature et la maîtrise de certains gestes. La tradition orale les porte. Mais « apprendre à l'occidentale », n'est-ce pas compatible? Qui sait si ceux-là qui se montrent curieux devant lui, devant ce carnet froissé couvert de mots koho saisis phonétiquement, ne seront pas un jour à même de soigner les malades disséminés sur ces Hauts Plateaux? Qui sait s'ils ne seront pas capables de soulager des proches, de guérir par leurs connaissances des êtres que des maladies en un autre temps auraient condamnés à une mort prématurée? Jean sourit de son audace (s'en inquiète un peu aussi). « Enseigner à des enfants de ce pays qui n'est pas le mien! Comme j'y vais! » Mais les enfants ne sont-ils pas de tous les pays? « Il n'y a que l'ignorance qui trace des frontières pour séparer les hommes », se dit Jean.

*

*

Jean se voit confronté de plus en plus souvent à une réalité plus terrible, la lèpre. Nombreux sont les cas où le bacille de Hansen fait des ravages parmi ces peuplades autour de Djiring.

Aujourd'hui, Jean a vu deux femmes venir à lui, écrasées par la maladie. Elles ne se rendent pas chez lui pour des soins, ça non, mais pour du paddy. Autrement dit pour quelques grains de riz non décortiqués. La faim. La faim toujours. La misère du ventre. C'est elle qui l'emporte sur la misère de la maladie. Jean se souvient qu'il y a deux semaines, il a déjà vu ces deux femmes dans son infirmerie. Elles étaient en compagnie d'une troisième lèpreuse. Pourquoi cette dernière n'est pas venue? Il a comme une intuition. Il part aussitôt à sa recherche. Seul. Deux jours de marche. Deux jours de rudes efforts. Deux jours de sécheresse dans la bouche, de sueur. Une nuit de questionnements. Deux jours d'attente. Deux jours de solitude et de peau moite. Ces deux jours l'ont mené dans des endroits improbables, lugubres, où il ne s'est jamais rendu. Il sait que de tout temps les lépreux d'ici ont été victimes d'un ostracisme social impitoyable, comme tous les lépreux du monde du reste. Le lépreux sur le point de mourir doit quitter les siens. Et s'éloigner. Il lui faut soustraire à la vue de ses congénères le spectacle de sa déchéance. Sa seule dignité?

Aller s'enterrer vivant. Crever à l'écart. Là même où personne ne le dénichera.

Jean a entendu parler d'un village *Sré* abandonné dans les profondeurs de la broussaille, au fond de la végétation dense. Un village autrefois ravagé, cultures et habitats, par le passage d'un troupeau d'éléphants. Jean est traversé par une seconde intuition. « Il faut que j'aïlle là-bas. » S'enfoncer dans cette direction. Ce semblant de sentier qu'il n'a pas eu le courage de sonder il y a quelques heures, considérant que c'était une mauvaise piste, c'est là qu'il faut qu'il se rende. Il se félicite de n'avoir pas oublié son coupe-coupe. Cette lame lui ouvre le chemin dans un fouillis de lianes, de feuilles grasses, de bois pourrissants. Les obstacles ne l'arrêtent pas. Plus il avance, plus il trouve l'énergie d'avancer. Il coupe avec force, pousse du pied, écarte du coude. Il sent sa peau tailladée par des plantes effilées. Il lui faut forcer le passage. Coûte que coûte. Il découvre tout à coup un poteau de bois fiché en terre, sommairement sculpté, un vestige de rituels, semble-t-il, poteau de sacrifice aux couleurs dérisoires. Il est pourri de l'intérieur, rongé par les termites. Quelques pas encore. Des coups de lame, vifs, volontaires, puissants, des pas qui succèdent aux pas, et c'est enfin une aire en partie dégagée devant lui. L'apparition des huttes, toutes effondrées, de ce qui fut un jour un village.

Le pauvre endroit est maintenant repris par la nature. Il en reste une, de ces habitations. Debout, dans un

état inqualifiable. Une odeur insupportable. Une odeur à chasser le moins sensible des hommes. Pas de doute. Terrée dans l'obscurité, elle est là. Jean s'approche. Est-elle encore vivante? Il découvre un corps sur une paille, recroquevillé à même le sol. Sans mains, sans nez, lèvres crevassées. Il gît, comme mutilé de toutes parts. Les os font saillie sous la peau. La déformation des articulations est flagrante. Le visage, plus rien d'humain. Les doigts ne sont plus que des moignons de doigts. De même les orteils, avec cette suppuration qui s'écoule des plaies. Les yeux vitreux sont ouverts. La femme a tourné la tête. Elle regarde Jean. Elle est comme prise dans une lave de dernière posture. De pus. Elle le fixe. Il semble que la seule chose qui vive encore dans ce corps soit les yeux. Une étincelle faible. Jean s'approche. Un pas. La femme ne le quitte pas. Dans un effort qui semble lui coûter tout ce qui lui reste de sursaut, elle prononce d'une voix à peine audible : « Ne viens pas, Grand Monsieur. » Deux pas. La voix est rauque. Jean s'accroupit près du corps. « Éloigne-toi, tu ne peux rien pour moi. » Puis elle ajoute : « Je suis damnée. » Jean comprend. Il comprend les mots de koho. Il tend la main. Il se rapproche un peu. Il éprouve un sentiment de douceur incommensurable pour cette femme.

*

Frédéric Sudupé

Jean Cassaigne au service des oubliés

« Le Village de la joie. Voilà ce que souhaite Jean pour ce village : de la joie. Que ce lieu à l'écart soit traversé, pénétré, irrigué, en dépit de la souffrance qu'il abrite, par la joie. Est-ce trop espérer ? (D'autres diraient : trop croire ?) Jean ne doute pas. Pourquoi les lépreux ne pourraient-ils pas rire et partager des moments d'enthousiasme, de gaieté ? »

Jean Cassaigne (1895-1973), né à Grenade-sur-l'Adour et enterré au Vietnam, consacre l'essentiel de son existence aux lépreux non loin de Djiring, dans la localité de Kala, construite pour eux. Il accompagne dans leur quotidien ces « oubliés », contractant lui-même la terrible maladie qu'il accepte comme une grâce.

L'exemplarité de son parcours terrestre en fait une figure d'exception des plus lumineuses.

Frédéric Sudupé voit en Jean Cassaigne – comme il existe des aventuriers de l'esprit – un aventurier du cœur.

Un passeur de vérité.

17 €

